

auquel nous devons la grandeur de la Roumanie.

Plusieurs fois Ministre de l'Intérieur, son administration fut toujours sage et habile. Infatigable au travail, toujours sur la brèche, il voyait tout par ses yeux, il se rendait compte de tout par lui-même. Rien ne lui échappait, et on le savait si bien, que le paysan qui ne trouvait pas justice auprès de l'autorité locale, disait comme le meunier de Postdam : „Allons à Bucarest, il y a un juge!“

Après avoir été Ministre et Président du Conseil pendant six années consécutives, jusqu'en 1876, il est tombé du pouvoir, emportant l'estime et le respect de tous. Sénateur et chef du parti conservateur, il ne cesse de prendre la part la plus active à toutes les questions importantes qui se déroulent dans cette haute Assemblée. Ses partisans marchent avec lui comme un seul homme et s'inspirent toujours de ses conseils marqués au coin de la sagesse et de l'amour de la patrie.

Il a été l'homme de la veille et il sera peut-être l'homme de demain. Mais quoi qu'il advienne, il restera le grand patriote dont le pays s'honore, le Bayard politique de la Roumanie.

ECHOS MONDAINS

Nous voilà en mai. Peu de mois ont été aussi chantés par les poètes que celui où nous sommes. C'est pour une nuit de mai que Musset a écrit les plus immortels de ses vers.

En Espagne, mai est le mois des amours chastes et pures. Dans les églises il y a un autel tout couvert de roses surmonté d'une madone à la figure souriante et douce. Les jeunes filles viennent le matin brûler à ses pieds leurs lettres d'amour dont la fumée s'envole avec l'encens dans les cieux d'où la Mère du Seigneur doit exaucer leurs vœux. Le soir les jeunes gens déposent mystérieusement un billet doux sous le pied de la madone, et ce mot, grâce à l'influence de la sainte, a toujours trouvé son adresse.

Chez nous, mai est le mois du repos. Tout cesse. On n'attend plus que les courses pour partir en villégiature.

La semaine qui vient de s'écouler a été bien tiède. Il n'y a que les Dimanches de Mme Hélène Otétélechno qui sont plus brillants que jamais. Le vaste salon, transformé en serre, tout embaumé du parfum des roses et des violettes, offre aux toilettes et à la grâce des jeunes femmes un cadre splendide. Dans ce délicieux musée tous les partis se coudoient, les initiés se frôlent, les yeux se tutoient. Que d'aparté discrets, de conversations où le cœur se mêle. C'est un décameron de jolies mondaines où l'on vit pendant quelques heures par les yeux, par le cœur et par l'esprit. Tout est souvenir dans cette

maison. Chaque coin, chaque meuble peut évoquer une vision ; et ces grandes glaces, que de belles figures, que de sourires et de larmes n'ont-elles pas reflétés ! Maintenant tout est calme dans ce salon. La danse a fait place à la conversation, et la maîtresse de maison fait les honneurs de chez elle avec une grâce empreinte de mélancolie. Dimanche dernier il y avait foule. Tous le corps diplomatique, et l'escadron volant des mondaines presque au complet, armé de pied en cap. Ce sont les dernières escarmouches, qui sont quelques fois les plus dangereuses.

Lundi le temps est superbe. Retour de Chaussée font brillant. Belles toilettes printanières, grande exhibition de chapeaux, quelques uns insensés, pas mal de jolies figures.

On regarde beaucoup une victoria où se montre une de nos tendresses en robe satin feu, coiffée d'un immense kroum'r à plumes blanches en train de ruiner toute la tribu d'Israël.

Toujours une des premières au steeple de l'élégance, correcte, M-me Pierre Gradisteano dans son landeau. Toilette lilas ; chapeau Directoire paré d'un bouquet de lilas frais cueillis.

M-me Dabija en noir ; capote couronnée d'une guirlande de primevères.

M-me Rasty et sa cousine M-me Hélène Nicolesco, deux syrènes souriantes et fraîches comme une brise de mai.

On voit encore passer M-me Jean Darvaris jolie comme un cœur, puis la séduisante M-me Hélène Barcanesco, M-me Simonne Lahovary, les demoiselles Liptew, deux fleurs junelles, la belle M-me Dobrovitz, l'équipage aristocratique du Prince Georges Bibesco avec la Princesse Valentine et ses deux charmantes demoiselles ; M-me Pachouris, M-me Rosnovano etc....

Le soir, délicieuse réception de clôture chez M-me Marie Falcoyano. Toute la fine fleur des pois de Bucarest se pressait dans ce charmant salon. Au milieu des habits noirs, de jolies toilettes, beaucoup de fleurs et de grâces et tout ce qui constitue l'arsenal des jolies femmes, et Dieu sait s'il y en avait de jolies ! On s'est retiré fort tard, avec l'espoir de se revoir bientôt.

Mardi temps affreux ; pluie et vent. Le soir concert à la salle Bossel donné par la musique hongroise ; personne. Il pleut toujours. Au théâtre Roumain salle comble.

Mercredi temps abominable à ne pas mettre même un créancier à la porte. Personne dans les rues. Les clubs sont pleins, on joue. C'est un déluge.

Jeudi le ciel fond en eau. Impossible de sortir ; je prends un livre, et je tombe sur la manière de saluer : la noblesse, toujours à part ; l'homme froid, le prenant de haut, vous toise en passant ; la femme indifférente, n'accompagne son salut ni d'un regard, ni d'une attention quelconque ; elle fait un mouvement en avant

comme un faux pas, se redresse, et c'est tout.

Pourtant quelques hommes bien nés sa-luent encore très bas, comme si les plumes du chapeau devaient toucher terre ; salut ancien qui a grand air.

La bourgeoisie a adopté un petit salut raide comme un ressort qui se détend et se relève ; il casse le col, il est mal élevé, disgracieux et n'est admissible qu'entre intimes du même âge : salut de vieilles dames : les jambes rentrant précipitamment sous la jupe, le corps s'incline profondément en avant ; le salut veut être aimable, il est un peu exagéré. La révérence ne se fait plus que devant l'autel.

Autre salut : le col rentré dans les épaules et la tête en avant ; il est commun.

D'autres ôlent leur chapeau, et le mettent devant eux : humble salut.

Les jeunes gens le soulèvent à peine : —impolitesse, ou l'éloignent en étendant le bras comme s'ils criaient viva ! — fanfaronnade.

Quelques uns le tiennent à la main en causant avec une femme ; c'est comme il faut ; mais cela devient rare.

Du reste il y a la moitié de la ville qu'on ne salue pas, un quart qu'on ne salue guère, et un quart qui ne salue plus.

— Vendredi. Nous serons bientôt des canards. Rien, rien, que la pluie.

Un grand concert donné en province par une étoile qui devrait porter sur champ de gueules une lyre. grande dame par la naissance et par l'art, la Princesse Hélène Bibesco, a été un des événements de la semaine. La Princesse Bibesco a fait tomber dans le tronc des pauvres une pluie d'or à Berlad.

Il y a déjà des déplacements et des villégiatures. Le Princesse Marie Stirbey s'est installée à son château de Bouflea. Mr et M-me Grégoire Soutzo sont rentrés de leur grand voyage, mais ils ne font que passer par Bucarest pour aller à leur terre de Greben.

Valréas.

CAUSERIE

TYPES DE LA VIE RÉELLE

Il y a dans toutes les grandes villes des gens, généralement des hommes, souvent aussi des femmes, qui mènent la vie à grandes guides, qui étonnent leurs contemporains par le faste dont ils s'entourent et à qui pourtant personne ne connaît de fortune ; prodiges du reste comme ne le sont même pas les parvenus millionnaires.

Ils habitent les meilleures maisons de la ville sans être propriétaires fonciers, ou, s'ils possèdent quelque bicoque d'une valeur minime, ce n'est pas pour l'habiter : quand par hasard ils se rendent propriétaires de pareils immeubles, c'est pour pouvoir les hypothéquer à quelque société de

crédit, pour une somme de beaucoup supérieure à leur valeur réelle. Ils mangent toutes les primeurs, car ils sont généralement aussi gourmets que gourmands. Ils ont de magnifiques équipages et d'excellents chevaux de selle; mais, dès qu'ils les ont lancés, ils s'empressent de les revendre à un prix trois fois plus fort que celui auquel ils les ont eus, si tant est qu'ils les aient payés. Souvent aussi ils lancent des femmes à la mode; mais comme ils ne peuvent les revendre, ils se cramponnent à elles et ne les lâchent que lorsqu'ils se sont fait largement payer le prix de leurs complaisances. Ils sont tous beaux joueurs, surtout pour celui qui ne regarde pas leurs mains pendant qu'ils battent les cartes. Très gais en société, maussades dans l'intimité, ils boivent sec et ont toujours le mot pour rire, la saillie à propos, et la riposte heureuse; beaux parleurs, s'entend; gascons au possible, ils n'y a que leur couardise qui égale leur fanfaronnade. Ils connaissent tout le monde, et tout le monde les connaît.

On s'enquiert de tous côtes de quoi vivent ces gens-là et personne ou très-peu de monde connaît l'origine des fonds qui leur servent à étaler tout ce luxe: ils vivent au jour le jour comme les moineaux des toits pour lesquels nul n'apprête rien de ce qui leur est nécessaire et qui sont pourtant toujours gras et bien-portants; ce sont les occasions, les circonstances, le *hasard* eu un mot, qui joint à leur *adresse*, sont leurs intendants et leurs fournisseurs non brevetés. Dans le monde, lorsqu'on se demande d'où ils tirent les fonds qu'exige leur train de vie, la réponse qu'on trouve sur toutes les lèvres est celle-ci: *il en est!* ce qui veut dire! *C'est un mouchard; il émarge au budget des fonds secrets de la Préfecture de Police*. Et si on ne pense pas à la Préfecture, on attribue tout de suite l'état prospère de ses affaires aux bons soins dont il entoure quelque vieille richarde qui regrette

Son bras si dodu,
Sa jambe bien faite,
Et le temps perdu!...

Cet homme, sans avoir une profession proprement dite, exerce une foule de métiers ou plutôt un métier très-complexe: généralement il est intermédiaire de tout ce qui lui tombe sous la main. Naturellement il a beaucoup de relations; aussi fait-il des démarches pour faire nommer celui-ci dans une place ou obtenir à celui-là une concession de fournitures quelconques. A-t-on l'intention de donner à dîner, on peut le consulter pour arranger le menu: nul ne s'y entend mieux que lui! A-t-on une soirée et qu'on manque de connaissances parmi les danseurs, c'est lui qui se charge de présenter à l'amphytrion une foule de ces jeunes gens très forts dans l'art de tourner autour de leur centre de gravité, un bras en l'air,

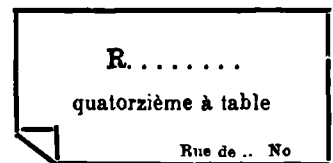
l'autre légèrement appuyé sur la taille d'une dame. Il est très-répandu dans ce monde où l'on s'amuse et qui, parcequ'il est plus léger que le vrai monde, a reçu le surnom de *demi-monde*; aussi c'est encore lui qui se chargera de vous présenter dans ce monde-là, de vous y faciliter les grandes et les petites entrées, et, si vous êtes par trop timide, il se chargera même de vous obtenir des tête-à-tête; il organise les parties fines aussi bien que les diners et les soirées de famille.

Mais là où il excelle, là où il y a le plus de profits pour lui, c'est quand il lui tombe sous la main quelque bon jeune homme riche, récemment éclos de sa province; alors c'est la bonne aubaine. Mon homme s'institue d'office en Mentor du jeune provincial, il le pilote dans la vie de la Capitale, le mène dans le monde, le demi-monde, le quart de monde et toutes les fractions de monde possibles et imaginables, dans le but très louable de faire son éducation; il se cramponne à lui, fait ses achats et ne le quitte jamais. On les voit ensemble à pied, en voiture et à cheval, dans les cafés et les restaurants à la mode, dans les jardins, les théâtres, les concerts, dans les promenades, aux courses, et enfin partout où un riche jeune homme qui veut faire son chemin doit paraître, et même là où il ne devrait jamais se montrer.

Toutes ces lucratives professions réunies font une somme respectable de revenus. Mais où la source est inépuisable, c'est dans le jeu. En effet, souvent, très-souvent, aussi souvent qu'il le peut, il organise des parties de cartes dans lesquelles ses amis dépouillent toujours ceux qu'il attire dans ce milieu; quant à lui, il ne joue jamais, du moins en société; quand il prend les cartes c'est que le pigeon à plumer en vaut la peine. Malheur à celui qui se laisse entraîner dans ces parties où mon homme opère... pardon... j'ose lui-même.

On voit facilement combien mon type exerce de métiers divers, et l'énumération que je viens d'en faire a seulement pour but de donner à mon lecteur une idée de ces professions; il serait impossible du reste de les énumérer toutes; tous les jours il cherche un nouvel expédient. Il est toujours à l'affût d'un nouveau truc au moyen duquel il puisse arriver à soutirer adroitement de l'argent à son prochain.

Pour finir, et pour comprendre ce que peut trouver l'esprit de ces aventuriers, je dirai que j'ai connu un naturel du Boulevard parisien qui a inventé une profession qui le nourrit assez souvent sans qu'il ait à redouter les prescriptions du Code Pénal. Exploitant cette superstition qui défend de se mettre treize à table, il offre de dîner dans toute compagnie de treize personnes et il a fait faire ses cartes de visites comme suit:



Dans un de nos plus prochains numéros, je tacherai d'esquisser quelques types de ce genre qui ont existé et d'autres qui existent encore à Bucarest et je m'appliquerai à faire ces portraits aussi ressemblants que possible.

Asmodée.

MADAME HÉLÈNE OTÉTÉLECHANO

— M-me Hélène Otetelecano, c'est la grande dame par excellence, un des fleurons de la haute société de Bucarest. Vouloir faire son portrait, ce serait faire l'histoire de tout le beau monde qui, pendant près de trente ans, a défilé dans les somptueux salons de son hôtel.

— M-me Otétélecano est née Philippesco, très-vieille famille dont tous les membres ont figuré avec honneur dans l'histoire du pays. Veuve en premières noces de Mr. D. Philippesco, elle devait trouver dans une seconde union un bonheur que la Providence devait seule briser.

Mr. Jean Otétélecano avait un caractère dont la noblesse était à la hauteur du sien et dont tous les goûts, chose rare, étaient conformes à ceux de sa femme. C'est à cette conformité de caractère et de goûts mondains que la haute société de Bucarest doit l'ouverture de ces salons dont l'accueil hospitalier et la splendeur fastueuse sont connus non seulement chez nous, mais encore à l'étranger.

En effet, c'est par ces salons que depuis nombre d'années ont passé toutes les illustrations dont la présence a honoré notre capitale. Têtes couronnées, princes, ambassadeurs, grands seigneurs de tous les pays, diplomates, financiers, artistes, etc... sont venus rendre hommage à cette maîtresse de maison et ont emporté de sa gracieuseté un souvenir ineffaçable.

Grande dame jusqu'au bout des ongles, M-me Otétélecano a avant tout le culte et le respect des traditions aristocratiques. Passer par ses salons, c'est acquérir le droit d'entrer de plein pied dans la haute société. Aussi les jeunes gens d'un certain mérite y vont recevoir le baptême du *high-life*, et lorsqu'une demoiselle de bonne famille fait ses débuts dans le monde, c'est dans ce salon qu'elle fait ses premiers pas; et là elle est immédiatement jugée, appréciée et adoptée, car cette maison est le criterium du bon goût et du grand ton.

Les arts et le talent ont toujours trouvé droit de cité dans ce petit palais. Mr. Aman, notre illustre maître, a fixé sur une toile de dimensions intimes un groupe